

Qui Va Là et le temps qui fuit

Gilbert Turp

Numéro 165 (4), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turp, G. (2017). Qui Va Là et le temps qui fuit. *Jeu*, (165), 84–87.

Prônant le pouvoir de l'évocation et l'économie de moyens, toutes les œuvres, tant collectives qu'individuelles, produites par Qui Va Là racontent des quêtes de vérité socialement engageantes. Leur création se caractérise par une recherche de théâtralité s'exprimant par le biais de la marionnette et du théâtre d'objets. Ce mélange des genres, combiné à leurs trois imaginaires, est exemplaire d'une démarche libre et réfléchie, aboutissant à un corpus d'une authenticité rare et saisissante d'émotion. Leurs pièces, fortement primées, ont été jouées des centaines de fois au Québec, au Canada et en Europe avec un succès constant.

Au départ, ils désiraient se donner un lieu de création libre des contingences de production et des attentes des directions artistiques. Vu l'importance significative de leur travail et considérant que, sur papier, leur écriture scénique ne se révèle pas entièrement, nous avons voulu discuter de liberté créatrice avec eux afin de saisir et de rapailler un peu de leur esprit.

Un fil rouge relie leurs quatre créations à trois, non pas tricoté délibérément mais tissé au fur et à mesure des avancées de leur recherche: «*Toutou rien* (2003) abordait l'enfance, *La Tête blanche* (2006), la vieillesse, *La Fugue* (2007), l'adolescence, et *Éloges de la fuite* (2016), l'âge adulte», résume Justin Laramée. Leur parcours est ainsi une méditation sur les âges de l'existence. Même s'ils sont tous trois du même âge, leur théâtre est resté heureusement libre d'un désir de dire trop générationnel, les préservant d'une dramaturgie de génération-qui-parle-à-sa-génération, qui vieillit souvent bien vite.

Passer par le truchement, notamment de la marionnette, et le défi dramaturgique aboutit à ce que Félix Beaulieu-Duchesneau nomme «l'hybride artisanal»: une marionnette d'ours en peluche, un masque de carton, un récit sans paroles, un objet usuel mis à nu (un classeur, par exemple) mais détourné de sa fonction, un corps lui aussi nu et détourné de son

Qui Va Là et le temps qui fuit

Gilbert Turp

Félix Beaulieu-Duchesneau, Justin Laramée et Philippe Racine, cofondateurs en 2003 du Théâtre Qui Va Là, présentaient en 2016 *Toutou rien*, *La Fugue* et *Éloges de la fuite*, une trilogie qui bouclait en grâce et en élévation spirituelle un cycle de 12 ans de création à trois.



Toutou rien (Théâtre Qui Va Là, 2003). © Justin Laramée



La Fugue (Théâtre Qui Va Là/SMCQ, 2007). Sur la photo : Félix Beaulieu-Duchesneau. © Justin Laramée

objectivation par l'argile qui le maquille et le théâtralise. L'écriture dramatique, loin de l'autoréférentialité, entre en discussion avec d'autres œuvres, *L'Art de la fugue* de Bach, *Éloge de la fuite* d'Henri Laborit, le contenu filmé de leur expérience documentaire auprès d'une vieille dame indigne. Enfin, pour Philippe Racine, le processus de création à trois implique que chacun est libre et qu'ils le sont aussi ensemble. S'aménager ainsi une liberté à la fois personnelle et collective se reflète dans l'inventivité et la singularité du résultat, et compte beaucoup dans leur réussite.

Leur liberté de création aboutit aussi à un engagement double dans le processus comme dans la prise de parole. Beaulieu-Duchesneau

explique: «Au-delà du poing en l'air, on a travaillé contre l'indifférence (à l'égard des vieux, des adolescents troublés et de ceux que l'on a mis au monde et qu'on néglige parce qu'avec nos vies de fous on n'a plus le temps), quitte à nous bousculer nous-mêmes: c'est quoi ça, qu'on met au monde? Qu'est-ce qu'on fait à ébranler des adultes avec un toutou qui chante comme Tom Waits et qui demande aux spectateurs dans la salle de le libérer? On ne s'est jamais installés dans un sillon à l'avance. Ni empêchés d'être libres et de dire ou de faire ce qu'on voulait. Même si nos idées fluctuaient ou que des flous apparaissaient en cours de recherche, ce qui nous a servi de colle, c'est le pouvoir d'évocation.»

De manière amusante, Laramée fait remarquer que leur démarche s'inscrit dans le schéma de leur nom. «Qui va là?» C'est la première réplique d'*Hamlet*, qu'ils jouaient à la fin de leurs études au Conservatoire. Qui: questionne-toi; va: fais-le, plonge; là: regarde ce qui se passe ici, maintenant.

RÉPERCUSSIONS

Aujourd'hui, les conditions de production rendent la suite incertaine. Leur structure entre dans la zone intermédiaire, cet entre-deux dans lequel s'engouffrent nombre de créateurs à maturité, ceux qui sont après la relève et avant la reconnaissance établie et le soutien sûr. Porter tout ce travail à bout de



Éloges de la fuite (Théâtre Qui Va Là, 2016). Sur la photo : Philippe Racine et Anne-Marie Levasseur. © Justin Laramée

bras devient consommant après 12 ans, alors nécessairement ils se questionnent. Laramée lance: «On a des enfants maintenant, le choc des réalités nous frappe. Disons que la compagnie est comme un chalet où on aime se retrouver aux trois belles saisons, mais qu'on doit fermer pour l'hiver.»

On le sait, la zone intermédiaire est la plus contraignante pour les compagnies de théâtre, la plus chargée de lourdeur bureaucratique et d'intervenants en amont qui mettent leur grain de sel à coups de «oui, mais...» et de demandes de reddition de compte disproportionnées par rapport au soutien effectif. La liberté créatrice, ce qui importe le plus, l'essentiel en fait, est ce qui est, hélas!, le plus négligé en termes de temps et d'énergie. Pour une structure de production avec projections sur trois ans, le rapport s'inverse: 25% de création et 75% de gestion. «On vit pleinement le décalage entre la liberté de création et la liberté de production et de diffusion, déplore Philippe Racine. Plus on avance, plus on se rend compte du problème qui est fondamentalement politique. On fait pousser un verger plein de belles pommes et quand, rendues à maturité, elles tombent des arbres, on ne les ramasse pas. Terrible gaspillage. On est à un tournant car, oui, avec nos vies très occupées, nos carrières et nos familles, on est parfois tentés de dire *fuck off* le théâtre.» Il y a de quoi être à la fois désolé et enchanté

de constater que ce cri de lassitude se perpétue sans, pourtant, que les artistes n'abandonnent. Le milieu est fait d'amoureux que le théâtre laisse parfois tomber, mais qui eux ne laissent jamais tomber le théâtre. Au-delà de se donner les moyens matériels de voir au bien-être de leurs familles, le ressourcement des trois membres de Qui Va Là passe par les projets personnels qu'ils ont su entrelacer à leur parcours commun. C'est là que le vertige de la création se renouvelle dans les temps de fatigue ou d'incertitude, de même que s'enrichit leur expérience d'hommes de théâtre qui font tout, écrivent, dessinent, jouent et mettent en scène. Ainsi sont nés, entre autres, *Transmissions* de Justin Laramée, *Le Nombriil du monstre* de Félix Beaulieu-Duchesneau et *Basquiat* de Philippe Racine.

Ce questionnement se répercute dans *Éloges de la fuite*: faut-il fuir le monde pour être soi-même? Et si c'est le cas, où fuir? Le protagoniste se réfugie dans le bois, mais même ce lieu de nature par excellence n'échappe plus à la civilisation. On voit un homme qui se déconnecte, s'arrête, se retire. Il est bien, en sauvage provisoire, nu sous l'argile dont il s'est enduit. Il se sent libre et veut avoir la paix, mais il se fait rattraper en plein cœur de la forêt par ses proches et leurs problèmes. Philippe Racine note: «Le sujet est la liberté. Ça parle des limites qu'on atteint trop vite. La liberté individuelle et la liberté

d'expression entretiennent un flou conceptuel et rendent les choses confuses. La liberté de création, elle, se situe dans le propos plus que dans l'individu. En création, on se donne des libertés pour dire ce qu'on veut dire et non pour avoir le droit d'être qui on est.» Justin Laramée conclut: «Dans *Éloges...*, notre homme n'a rien prévu, ça arrive par accident et il s'arrête. Est-ce qu'il fuit physiquement? Dans l'imaginaire? D'ailleurs, est-ce bien une fuite ou est-ce une liberté qu'il prend? Ce qu'on voit dans la pièce, c'est un homme qui se dépose enfin. Puis les autres *capotent* parce qu'il ne donne pas de ses nouvelles pendant 36 heures (36 heures sans nouvelles à l'ère des réseaux sociaux, c'est une éternité). Finalement, ceux-ci ont tous peur, moins de son geste que de leur prise de conscience que c'est plutôt le temps qui fuit. Surtout à l'âge adulte où on est tenu d'être tellement productifs.»

En effet, si le peu de temps que nos existences nous accordent ne nous appartient pas, alors c'est le temps qui fuit, et nous qui ne sommes pas libres. ●

Auteur, comédien et metteur en scène, **Gilbert Turp** enseigne au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Il a été membre de la rédaction de *Jeu* de 2015 à 2017.